

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 1 (1968)

Heft: 2

Artikel: Edmond Rossier et la "bibliothèque universelle"

Autor: Fornerod-Chanel, Françoise

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-869801>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EDMOND ROSSIER ET LA « BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE »

Décembre 1900 : temps qui incite à la réflexion. Au tournant du siècle, Edouard Tallichet, directeur de la *Bibliothèque universelle* depuis trente-quatre ans, fait le point pour ses lecteurs et retrace un bref historique de la revue.

Fondée à Genève en 1796 par Frédéric-Guillaume Maurice, Marc-Auguste Pictet et Charles Pictet-de Rochemont — celui même qui représentera la Suisse au Congrès de Vienne — la *Bibliothèque britannique*, paraissant deux fois par mois, devait, dans l'esprit de ses pères, tenter de « se rendre utile et d'exercer une saine influence, bien nécessaire dans les temps troublés et la presque complète anarchie des esprits »¹. Comme leurs illustres prédecesseurs du XVIII^e siècle, les trois Genevois saisissaient le prétexte de décrire l'Angleterre pour attaquer l'esprit du jour. Le rayonnement des frères Pictet attira à la *Bibliothèque britannique* des collaborateurs de renom, de sorte que la revue jouit rapidement d'une grande notoriété, tant en Suisse qu'à l'étranger.

Les circonstances ayant complètement changé en 1816, les trois amis décidèrent de modifier le programme de la revue en ouvrant ses horizons sur d'autres pays ; ils lui donnèrent alors le titre de *Bibliothèque universelle de Sciences, Belles-Lettres et Arts*. Celle-ci allait connaître les difficultés inhérentes à ce genre de publication. En 1857, William de la Rive voulut lui ôter son caractère essentiellement genevois qui devenait un obstacle à son extension et rallia les hommes marquants des cantons de Vaud et de Neuchâtel. Mais la revue perdit un grand nombre de ses abonnés que choquaient les idées religieuses peu conformes à l'esprit du temps affichées par certains de ses collaborateurs. Seule la fusion avec la *Revue suisse* — qui avait

¹ Edouard Tallichet : « La *Bibliothèque universelle* à la fin d'un siècle », *Bibliothèque universelle*, décembre 1900, p. 593.

dû ses jours de gloire à Vinet, Charles Secrétan, Juste Olivier, Sainte-Beuve et bien d'autres — permit de sauver la situation.

En 1866, par suite d'un certain marasme financier et de la démission des deux directeurs, Edouard Tallichet reprend le gouvernail de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*¹, soutenu par une quinzaine d'actionnaires, pour la moitié des Genevois. Convaincu de la raison d'être et de la mission de la revue, il décide de lui donner un nouvel essor. Il se met à l'œuvre en suivant une règle de conduite à laquelle il restera fidèle jusqu'à la fin de sa carrière et qui marquera l'esprit de la *Bibliothèque universelle* d'une manière profonde et néfaste à la longue. « Si on l'avait considérée au point de vue purement commercial, comme une entreprise susceptible de devenir une bonne affaire, il est probable qu'on aurait échoué. Faire la cour à l'abonné en cherchant à lui donner uniquement ce qui était de nature à lui plaire, en évitant soigneusement ce qui pouvait lui être peu agréable, n'aurait sans doute abouti qu'à lui enlever tout caractère et toute valeur réelle. D'autre part, défendre des principes, soutenir des idées morales, ne pouvait que limiter un public déjà bien restreint. C'est cependant à cette dernière alternative qu'on se rattacha ; elle répondait à la tradition établie, qu'il fallait conserver pieusement. »²

Ainsi, au nom de ses principes et à cause d'opinions souvent courageuses, Tallichet va s'aliéner bon nombre d'abonnés qu'il ne retrouvera plus, notamment en soutenant l'innocence de Dreyfuss, en prenant parti pour l'Angleterre contre les Boers (la *Bibliothèque universelle* fut le seul entre les périodiques du continent à le faire, comme le *Siècle de Paris* parmi les journaux), ou en luttant, chez nous, contre le rachat des chemins de fer, ce qui lui fait perdre d'un coup six à sept cents abonnés. Cependant, malgré les défections, le directeur garde la tête haute, car « il était indispensable que quelques voix s'élevassent dans ces tourmentes, pour rappeler que toute question a deux faces et qu'il est bon de les examiner l'une et l'autre »³.

Conscient des conséquences de son intransigeance, Tallichet regrette, au moment de prendre sa retraite, de ne léguer à ses successeurs qu'un petit nombre de fidèles : « Ils n'auront pas à créer un public : il existe, important, car il se trouve partout dans le monde, et il ne s'agit plus que de ramener les lecteurs que j'avais lassés, il faut croire. »⁴

¹ Appelée ci-après simplement *Bibliothèque universelle*.

² Edouard Tallichet, *ibid.*, p. 601.

³ *Ibid.*, p. 603.

⁴ Edouard Tallichet : « A mes lecteurs », *Bibliothèque universelle*, avril 1909, p. 8.

Homme aux principes rigides, historien consciencieux mais peu ouvert aux choses de l'art, Edouard Tallichet a imposé à la *Bibliothèque universelle* un ton sérieux, trop sérieux même. L'humour en est totalement absent. A l'histoire échoit la place essentielle. Les œuvres romanesques, de caractère moralisant et dépourvu de tout réalisme, restent farouchement en marge des recherches littéraires de l'époque. Ceci est frappant notamment dans les années 1900 à 1909 : les auteurs auxquels la revue ouvre ses portes sont pour la plupart des femmes de lettres aujourd'hui oubliées, telles que Clementina Black, Isabelle Kaiser, Eugénie Pradec ou Ottilie Wildermuth, dont les romans portent des noms éloquents : « Cœur froissé », « En plein air (histoire de petits bergers) », ou « La Princesse Désirée », titres dont aucun ne risque de froisser la pruderie des lecteurs !

En avril 1909, c'est une revue sérieuse, honnête et bien-pensante qu'Edouard Tallichet, âgé de quatre-vingt-un ans, transmet à Edmond Rossier, après quarante-quatre ans de bons et loyaux services. « Le public en général [lui] sera favorable, comme il l'est volontiers aux hommes nouveaux qui reprennent une œuvre ancienne afin de lui infuser un sang plus jeune. »¹

Edmond Rossier est alors âgé de quarante-quatre ans. Sa nomination est saluée avec enthousiasme par le public romand qui le connaît par ses articles d'actualité politique dans la *Gazette de Lausanne*, par son volume *Profils de Reines*, par ses cours à la Faculté des lettres et par les études qu'il a déjà publiées dans la *Bibliothèque universelle*.

Infuser à la revue un sang nouveau: c'est bien là le désir profond d'Edmond Rossier. Son optimisme le porte à croire que la lutte contre le fantôme de son prédécesseur sera facile, et il entreprend son œuvre avec confiance. Dans ses efforts, il est soutenu par un groupe d'amis fidèles et clairvoyants, tels que Gaspard Vallette, Philippe Monnier et Paul Budry. Le 5 juillet 1909 déjà, Edouard Rod lui écrit de Paris: « Je trouve qu'elle a déjà beaucoup gagné sous votre direction. Le dernier numéro est notamment très bien. [...] Il me semble que si vous continuez dans cette voie, vous arriverez facilement à remonter la côte. »

Mais très vite, le nouveau rédacteur va se heurter au Conseil d'administration de la *Bibliothèque universelle*, formé encore pour la majorité de collègues de Tallichet. Rossier voudrait renouveler entièrement l'équipe des collaborateurs, ce qui s'avère impossible. Et

¹ Ibid. (Tallichet meurt en octobre 1911), p. 8.

pourtant, si l'on ne veut pas voir sombrer la revue, il faut faire vite. « Plus que jamais je crois l'entreprise viable et bonne ; mais j'enrage en constatant qu'il n'est pas possible d'obtenir un acte intelligent de l'administration. Comme ça, nous laissons s'écouler en pure perte une période décisive, où l'attention est dirigée sur nous du fait de notre reconstitution, où des bonnes volontés s'offrent en grand nombre. L'avenir ressemblera au passé : une revue qui fait ses frais à condition d'être économique et de payer mal ses collaborateurs : c'est le croupissement. Malheureusement j'arrive à la conviction que le régime actuel est incapable d'autre chose. »¹ A quoi Gaspard Vallette répond : « Ce que vous me dites de la *Bibliothèque universelle* me paraît parfaitement bien vu, mais alors il faudrait un coup d'état pour en sortir, et un coup d'état est-il possible sans danger pour la revue elle-même ? »²

C'est bien parce qu'il ne risquera pas ce coup d'état qu'Edmond Rossier n'obtiendra jamais satisfaction. Les éclats succéderont aux compromis : les amis interviendront, tour à tour encourageant ou plaignant le rédacteur, tant à cause de ceux qui l'ont précédé que de ceux qui le secondent : « Plus libre, tu seras tout à fait l'homme de cette chose. Ne peux-tu patienter, galvaniser cet administrateur incapable, le faire doubler, aider... Ta rédaction politique doit porter loin. »³ Et Philippe Godet, auquel sa grande amitié pour Rossier permet de ne pas déguiser sa pensée : « Vous n'êtes pas soutenu comme il faudrait. [...] Il⁴ juge comme moi que la *Bibliothèque universelle* a un passé, un *acquis*, un nom, une autorité, que Tallichet n'a pas réussi à anéantir, et qu'il faut essayer de faire vivre. »⁵

Malheureusement, les administrateurs ne sont pas les seuls à faire valoir leurs exigences, il faut aussi contenter les lecteurs, à l'effectif desquels chaque revue doit son existence. Si les 175 abonnés restés fidèles à la *Bibliothèque universelle* lui ont gardé entière confiance, c'est justement parce qu'elle traduisait leurs idées de justice, de liberté et de morale — celles que prônait Tallichet. « Le lecteur de la *B. U.* est le plus timoré des êtres »⁶ ; dès lors, il devient difficile d'innover

¹ Lettre d'Edmond Rossier à Gaspard Vallette, du 2 mai 1910.

² Lettre de Gaspard Vallette à Edmond Rossier, du 3 mai 1910.

³ Lettre de Georges Gaulis à Edmond Rossier, du 16 janvier 1912.

⁴ Il s'agit de Horace Micheli, un ami et collaborateur de la *Bibliothèque universelle*.

⁵ Lettre de Philippe Godet à Edmond Rossier, du 4 novembre 1913.

⁶ Lettre d'Edmond Rossier à C.-F. Ramuz, du 27 novembre 1911.

avec un tel public, il faut procéder graduellement de peur de l'effaroucher. Edouard Tallichet s'est toujours vanté de ce que la *Bibliothèque universelle* pouvait être mise entre toutes les mains, aussi Edmond Rossier se doit-il de ne point ternir cette réputation.

Cet état d'esprit constitue surtout une entrave dans le choix des œuvres littéraires, domaine auquel le rédacteur voe un effort particulier. « Je voudrais avoir dans chaque livraison au moins une nouvelle sur deux ayant une valeur littéraire. »¹ Rossier est encouragé dans cette direction par ses amis. Gaspard Vallette lui propose, en décembre 1909, une traduction de *Peter Camenzind* de Hermann Hesse : « J'avais l'idée, et je l'ai toujours, qu'il importe essentiellement de rendre à la revue une valeur *littéraire* qu'elle n'a plus aux yeux des connaisseurs. Je crois que la publication d'une œuvre d'imagination vraiment originale, tranchant nettement avec la médiocrité du roman romand, nous serait utile et nécessaire pour créer le courant d'opinion lettrée favorable à la nouvelle entreprise. [...] La revue, qui s'est heureusement renouvelée à tous les autres points de vue — politique, histoire, critique, économie sociale — n'a jusqu'ici absolument rien donné en fait d'œuvre d'imagination qui sorte de l'ancienne et insipide ornière. Un roman discuté vaut mille fois mieux que le morne silence de la résignation. Les revues, au contraire des femmes, valent d'autant mieux qu'elles font parler d'elles. »² Le 10 janvier 1910, Edmond Rossier annonce à son ami qu'il accepte *Peter Camenzind*, sous réserve de quelques coupures destinées à ménager les lecteurs, « ... l'une à propos des sociétés de tempérance, l'autre... mais nous reparlerons de ça quand nous nous verrons à Lausanne et Genève ».

Dans le choix des œuvres littéraires, Edmond Rossier est aidé par un comité de lecture (qui lui est adjoint entre les années 1910 et 1912, pendant lesquelles il est revêtu de la charge de recteur de l'Université de Lausanne), dont font partie entre autres Philippe Monnier, Gaspard Vallette, Charles Burnier et Philippe Godet ; ce dernier ne manque pas de prodiguer à Edmond Rossier ses opinions catégoriques, au-delà même du terme de son mandat, ainsi qu'en témoigne cette appréciation d'un article de Virgile Rossel³ : « Sans doute le Virgile de Tramelan ne sera jamais qu'un plat et filandreux personnage. Mais il plaira justement au public par ses déclarations

¹ Lettre d'Edmond Rossier à C.-F. Ramuz, du 8 février 1911.

² Lettre de Gaspard Vallette à Edmond Rossier, du 30 décembre 1909.

³ Virgile Rossel : « Le rôle de la Suisse », *Bibliothèque universelle*, décembre 1914.

prudhommesques et ses inattaquables truismes. Il a le degré de bêtise qu'il faut pour être de niveau avec le public. Soyez sûr que cet article sera « remarqué » et qu'on citera cette prose de l'éminent jurisconsulte. »¹

Après avoir passé à travers ce premier crible, les œuvres doivent encore recevoir l'imprimatur du rédacteur lui-même. Les limites qu'il doit respecter sont tellement connues que, pour prévenir les éclats, la censure s'opère, si l'on peut dire, au premier degré. Les auteurs qui ont déjà collaboré à la *Bibliothèque universelle* prennent même des précautions, comme Sémine Zemlak, femme de lettres russe proposant en 1910 un roman ukrainien : « Serait-il scabreux de présenter à vos lecteurs un sujet comme celui que je vous soumettrai ? Quant à moi, je n'y verrais pas d'inconvénient, étant persuadée que tout *peut se lire*, si dans ce tout le sens moral ne fléchit pas et si, malgré le réalisme de la forme, l'écrivain respecte les sentiments du lecteur. »²

L'auteur qui, à cet égard, cause le plus grand souci à Edmond Rossier est Ramuz³. En novembre 1911, celui-ci propose à la revue *Le Feu à Cheyseron* et reçoit la réponse suivante : « Comme je suis sûr que vous n'avez aucune intention d'effaroucher les lecteurs de la *B. U.* — pour moi c'est une simple question d'abonnement — je publierai un roman de vous avec grand plaisir. »⁴ Ramuz envoie donc son œuvre, mais elle est jugée trop osée. Edmond Rossier en a senti la valeur et tient à la publier, c'est pourquoi il invite Ramuz à revoir son texte : « Les atténuations que je vous demande portent sur les pages [...]. Il y a là des contacts qui ne me touchent ou ne me choquent aucunement, mais qui jetteraient la panique dans le bloc solide d'abonnés que mon prédécesseur m'a légués. Il m'est très désagréable de vous demander un changement quelconque, mais vous savez combien la question de l'abonnement est importante pour un rédacteur de revue. »⁵ Devant les réticences de Ramuz à apporter les modifications désirées, Rossier s'explique et s'excuse : « En fait « d'adoucissements » il me semble que vous ne devez pas vous mettre martel en tête. Mon désir est que les passages soient moins

¹ Lettre de Philippe Godet à Edmond Rossier, du 4 décembre 1914.

² Lettre de Sémine Zemlak à Edmond Rossier, du 24 avril 1912.

³ A propos de la collaboration de Ramuz à la *Bibliothèque universelle*, voir l'étude de M. le professeur G. Guisan « C.-F. Ramuz et la *Bibliothèque universelle* », parue en 1966 dans les « Mélanges Georges Bonnard » (Librairie Droz SA, Genève).

⁴ Lettre d'Edmond Rossier à C.-F. Ramuz, du 9 novembre 1911.

⁵ Lettre d'Edmond Rossier à C.-F. Ramuz, du 1^{er} décembre 1911.

« suggestifs ». Il ne faut que les mettre entre parenthèses au crayon rouge et les résumer en prose pâle en marge ou sur un carton. J'admetts que c'est parfaitement bête de vous demander ça. Mais, que voulez-vous ! La *B. U.* est une revue de familles. L'abonné la laisse sur la table à disposition des siens. S'il constate que quelque chose peut évoquer de « dangereux instincts », il se plaint ou il renvoie son abonnement. Cela nous est arrivé à propos d'un roman de Séminèn Zemlak que pourtant Monnier, que l'on n'accusera pas d'impudeur, avait relu et expurgé. Le pasteur en chaire a le droit de dire ce qu'il veut ; les saintes femmes en tournées de conférences propagent des renseignements épouvantables ; la *B. U.* est liée, liée par son ancien bloc d'abonnés que nous pourrons, j'espère, faire marcher un jour ; mais qu'il serait téméraire de braver maintenant, surtout au début d'une année. »¹

Edmond Rossier a vu juste ; *Le Feu à Cheyseron* paraît de janvier à avril 1912 ; le 3 mai déjà, le rédacteur de la revue reçoit cette lettre indignée d'une lectrice de Bex, Madame Grenier : « Je prends la liberté de vous informer que nous sommes tous d'accord pour protester contre la publication de nouvelles aussi nulles et immorales que *Le Feu à Cheyseron* de Ramuz. Cela ne peut que faire un tort énorme à votre revue de la part des personnes qui s'y sont intéressées jusqu'à aujourd'hui. »

Mêmes difficultés à l'occasion de la publication de *La Vie de Samuel Belet*, à la fin de 1912. Ramuz a droit à des compliments, mais aussi à des remontrances : « Je vous demanderai [...] de l'expurger sévèrement de tout ce qui est contact physique trop précis. Pour moi, comme vous le savez, je n'en retourne pas la main. Mes propos en petit comité manquent souvent d'élégance. Mais il y a là une question d'abonnement et autre chose aussi. J'estime votre œuvre assez forte pour plaire, s'ils ne se croient pas forcés de se scandaliser, à nos gens même les plus conservateurs et je voudrais que vous eussiez un succès complet. Dans le volume, vous mettrez tout ce que vous voudrez. »²

La difficulté que représente le maintien d'un public suffisamment nombreux est indiscutablement liée aux honoraires trop modestes que la *Bibliothèque universelle* verse à ses collaborateurs. Aussi certains auteurs lui préfèrent-ils des revues qui les rétribuent plus généreusement.

¹ Lettre d'Edmond Rossier à C.-F. Ramuz, du 5 décembre 1911.

² Lettre d'Edmond Rossier à C.-F. Ramuz, du 18 octobre 1912.

sement. D'autres se résignent cependant et vont même jusqu'à faire montre de largesse, ainsi Edouard Rod: « J'accepterai très volontiers des honoraires lorsque vous serez sorti de la passe difficile... C'est un simple acte de reconnaissance envers la revue où j'ai débuté. »¹

Mais tous les collaborateurs de la *Bibliothèque universelle* ne sont pas aussi compréhensifs. Témoin cet échange de correspondance concernant Ernest Tissot : « L'orgueilleuse naïveté de l'insipide Ernest Tissot dépasse toute limite : il me propose des souvenirs sur Rod à dix francs la page, une nouvelle à huit francs : il crie que c'est un sacrifice que lui inspire l'amour de la *B. U.*, qu'à Paris il n'écrit pas au-dessous de 20 à 25 francs... Je lui ai naturellement répondu que ma délicatesse naturelle protestait contre une telle immolation et que je préférerais attendre pour l'imprimer que mes moyens me permettent de la rétribuer à sa juste valeur... mais il reviendra à la charge. »² Et Gaspard Vallette de répondre : « [...] Quant à M. Ernest Tissot, c'est un bluffeur qui se fiche de vous avec ces grands prix. Il offre, comme tous les charlatans, la marchandise à prix d'or et la cède à vil prix à n'importe quel follicule qui en veut. »³ Philippe Monnier surenchérit : « La nouvelle de Tissot est publiable, encore que désagréable par son snobisme et sans humanité véritable. Quant à ses deux petites machines, leur pathos n'est pas pour nous. C'est évidemment des rossignols. Je pense donc qu'il faut offrir à Tissot cent sous la page en lui disant que c'est des prix que nous ne pouvons pas dépasser, et ce serait une bonne fortune s'il refusait. »⁴ Ramuz se voit offrir sept francs la page pour une nouvelle, alors que Verhaeren exige cent francs pour un poème de quatre pages, *La Ville nouvelle*, paru en novembre 1912, en précisant « je ne demande jamais moins »⁵.

Pour remédier aux difficultés financières, Edmond Rossier, essayant de secouer l'apathie de l'administration, propose plusieurs solutions pour faire de la réclame : « [...] Je pense souvent à la proposition d'un de mes collègues de l'Université qui se faisait fort, moyennant 3 ou 400 francs, d'attirer à Lausanne des littérateurs français de grand renom à fin de faire une conférence dont le texte nous serait acquis. Si nous pouvions pratiquer cela deux ou trois fois par hiver et nous assurer une légère finance d'entrée, l'affaire serait

¹ Lettre d'Edouard Rod à Edmond Rossier, du 18 janvier 1910.

² Lettre d'Edmond Rossier à Gaspard Vallette, du 7 mars 1910.

³ Lettre de Gaspard Vallette à Edmond Rossier, du 10 mars 1910.

⁴ Lettre de Philippe Monnier à Edmond Rossier, du 26 septembre 1910.

⁵ Lettre d'Emile Verhaeren à Edmond Rossier, du 22 septembre 1912.

tout à notre avantage ; car à l'acquisition d'un manuscrit relativement peu cher se joindrait une large réclame très utile pour la *B. U.* »¹ Négligeant ces propositions, le Conseil d'administration, enhardi par le besoin d'argent, suggère d'introduire des articles sur le sport : « On aurait quelque chance d'amener à la revue des lecteurs qui s'intéressent avant tout aux questions de sport. Il n'est pas question, évidemment, de donner le résultat des matchs (sic), courses, journées d'aviation, etc., notre périodicité mensuelle s'y oppose, mais bien de commenter et d'analyser ces événements. Pour ce faire, il est absolument indispensable de trouver un collaborateur qui soit une autorité en ces matières et très connu dans le monde sportif. Un essai sans cet élément échouera certainement. »²

La guerre empêchera la réalisation de ces projets, elle obligera même la revue à ne compter que 160 pages au lieu de 204, en raison des restrictions de papier. Edmond Rossier, malgré ses efforts et l'aide de ses amis, quittera la rédaction de la *Bibliothèque universelle* sans être parvenu à en accroître l'audience.

Comme tout rédacteur, Edmond Rossier est placé, pour la composition de ses numéros, devant le délicat problème du choix et soumis à la loi de l'offre et de la demande. Tantôt il sollicite lui-même des articles, ainsi auprès de Ramuz: « Auriez-vous une nouvelle, plutôt courte, que je puisse passer dans la livraison du 1^{er} janvier qui paraîtra vers le 22 décembre ? »³ ; tantôt ce sont des auteurs plus ou moins obscurs qui lui demandent l'hospitalité de la revue : « Je me permets aujourd'hui de vous envoyer une petite chosette (vers et prose) [...] L'Union des Femmes à Genève célébrait son 20^e anniversaire et m'avait priée de rimailler quelque chose à cette occasion [...] Je crois que ces dames auraient grand plaisir à voir paraître (cet essai) quelque part, et je n'en serais pas fâchée non plus. [...] Chez vous, Monsieur, il pourrait s'étaler dans toute sa longueur en une fois, et (il) en serait heureux, et puis fier, fier !... »⁴ Si nombreux sont ceux qu'inspirent les Muses, que trop souvent les articles proposés sont inacceptables, de sorte qu'Edmond Rossier est trop heureux toutes les fois où des auteurs de valeur ont recours à lui ; c'est ainsi

¹ Lettre d'Edmond Rossier à l'administration de la *Bibliothèque universelle*, du 30 janvier 1914.

² Lettre de M. Rouge, administrateur de la *Bibliothèque universelle*, à Edmond Rossier, du 24 mars 1914.

³ Lettre d'Edmond Rossier à C.-F. Ramuz, du 3 décembre 1910.

⁴ Lettre de Mme Berthe Vadier à Edmond Rossier, du 22 janvier 1912.

qu'il accepte avec empressement *Le Feu à Cheyseron* : « Quelques lignes seulement pour vous dire que je prends le roman. Contrairement à la plupart des rédacteurs de revue qui affichent des allures superbes et se déclarent surchargés, j'avoue très volontiers que l'approvisionnement de la *B. U.* en fait de littérature d'imagination me donne un souci énorme. Votre offre a été la bienvenue. J'espère qu'elle se renouvellera souvent. »¹

Quelles sont alors les œuvres retenues par Edmond Rossier de 1909 à 1914 ? Chaque numéro contient une nouvelle formant un tout et une partie d'un roman à épisodes. C'est ainsi que René Morax, Benjamin Vallotton, Edouard Rod, Fernand Chavannes, Benjamin Grivel, C.-F. Ramuz, Philippe Monnier, Paul Budry et Robert de Traz fournissent des nouvelles, tandis que les romans ont pour auteurs le Neuchâtelois Jean-Pierre Porret, le poète nivernais Henri Bachelin — qui tiendra la Chronique parisienne dès 1913 — et Ramuz, pour ne citer que les plus significatifs². La revue publie aussi des traductions d'auteurs de langue allemande, tels que Hermann Hesse, Ernest Zahn et Gottfried Keller.

Alors que Tallichet ne distribuait ses romans que par portions congrues de 15 à 20 pages, Rossier n'hésite pas à donner des tranches plus substantielles de 40 à 60 pages, encouragé en cela par ses amis : « Mon seul conseil, au point de vue rédaction, c'est de ne pas craindre les tranches un peu fortes d'études un peu longues. Nombre de gens sont las du papillonnage des journaux quotidiens ou hebdomadaires. »³ Cette innovation, dont l'importance peut paraître minime mais qui contribue à donner une plus grande densité littéraire à la revue, n'est pas sans créer des difficultés quant à la répartition des genres. « Je ne crains pas les longues coupures et j'en donne qui provoqueraient l'effroi de Tallichet s'il fréquentait encore notre terre. Pourtant il y a naturellement des limites, parce que d'autres choses doivent passer et qu'un certain équilibre doit exister dans la livraison entre les matières. [...] Donc, tout en le regrettant, je suis obligé de vous demander de ne pas développer votre fin. »⁴

C'est sous le règne d'Edmond Rossier que la poésie fait son entrée à la *Bibliothèque universelle*, et encore le rédacteur n'ose-t-il pas jouer cette carte nouvelle dès le début de son activité. A Ramuz qui

¹ Lettre d'Edmond Rossier à C.-F. Ramuz, du 27 novembre 1911.

² Ramuz donne en 1913 *La Vie de Samuel Belet*, et en 1914 des fragments de *La Guerre dans le Haut Pays*.

³ Lettre de Gaspard Vallette à Edmond Rossier, du 3 mai 1910.

⁴ Lettre d'Edmond Rossier à C.-F. Ramuz, du 26 février 1912. Il s'agit du *Feu à Cheyseron*.

lui offre des vers en 1909, il se voit obligé de répondre : « Merci de penser à nous. La *B. U.*, depuis une génération ou plus, n'a jamais publié de vers. Peut-être cela changera-t-il ; il me paraît même probable que cela changera ; mais nous en sommes encore à l'ancien système et je ne puis prendre sur moi de le modifier. Si le Conseil d'administration décide d'ouvrir la *B. U.* à la poésie, je vous en informerai tout de suite. »¹

Ramuz ne donnera finalement aucun poème à la *Bibliothèque universelle*. C'est F. Roger-Cornaz qui, en mai 1911, ouvre le petit cortège des poètes qui y ont trouvé place, suivi par Henri de Ziegler en novembre 1911, par Spiess en juin 1912, par Verhaeren en novembre 1912, Gonzague de Reynold en avril 1913 et Charly Clerc en décembre de la même année. Ces rares œuvres poétiques présentent toutes un caractère fort académique — le poème de Verhaeren mis à part — et peu représentatif des recherches qui bouillonnaient alors, tant en France qu'en Suisse romande.

A côté des œuvres d'imagination, chaque numéro compte au moins une étude littéraire signée Paul Stapfer, Fernand Baldensperger, Pierre Kohler, Philippe Monnier, Paul Seippel, Gaspard Vallette, Maurice Muret ou Philippe Godet. Tout ce qui touche les littératures slaves est analysé par Mikhaïl Achkinasi, qui écrit aussi sous les noms de M. Reader, A.-O. Sibiriakov et Michel Delines.

L'histoire conserve une place de choix : chaque mois paraît un article d'actualité et une étude historique, celle-ci pouvant traiter d'un aspect particulier — économique, militaire ou pédagogique — de l'histoire. Dans ses propres articles, Edmond Rossier voit une prédisposition particulière aux problèmes du Proche-Orient. Albert Bonnard, rédacteur du *Journal de Genève*, fournit des articles sur l'histoire de France. Le conseiller national Félix Bonjour et Virgile Rossel éclairent les lecteurs sur des questions de politique fédérale. Gonzague de Reynold donne des études sur « La Suisse héroïque » et sur « L'évolution des arts en Suisse ».

La revue vise à l'universalité en publiant quelques articles scientifiques — de médecine, de géographie ou de sciences naturelles — dont le côté anecdotique étouffe trop souvent l'aspect scientifique. Quant aux arts, il ne semble pas se trouver de critique compétent pour en parler parmi les collaborateurs de la *Bibliothèque universelle*.

¹ Lettre d'Edmond Rossier à C.-F. Ramuz, du 28 novembre 1909.

La fin de chaque numéro est consacrée aux comptes rendus bibliographiques, introduits par Rossier, ainsi qu'aux chroniques. C'est en décembre 1912 que celles-ci sont signées pour la première fois ; Tallichet avait toujours observé le plus strict anonymat car, disait-il, personne ne publie des articles dans la *Bibliothèque universelle*, c'est la *Bibliothèque* qui publie les articles de ses collaborateurs. Rossier permet enfin aux chroniqueurs de devenir, pour les lecteurs, des personnages réels, dont la simple signature confère aux articles un caractère plus direct et plus personnel.

Jusqu'en octobre 1912, la *Chronique parisienne* est tenue par Georges Monod. Avec Romain Rolland qui lui succède, le changement de ton est manifeste. De simple relation de l'actualité parisienne — tant politique que culturelle et anecdotique — le compte rendu devient essentiellement analyse artistique et littéraire. « Je voudrais que chacune de ces chroniques étudiât une face différente de l'art parisien ; il y a beaucoup à dire. »¹ Les lecteurs sont dépayrés devant ces articles qui sortent nettement du cadre habituel des chroniques et lorsque, en mars 1913 déjà, Romain Rolland prend congé de la revue, son départ n'est pas ressenti comme une perte notable « [...] parce qu'il n'avait pas eu le temps de prendre solidement pied à la chronique et parce qu'il risquait d'horripiler à la longue par son faible pour certains gâteux et pour certains toqués de la littérature contemporaine, les conservateurs des saines traditions »² Une fois de plus, la *Bibliothèque universelle* laisse passer l'occasion de s'ouvrir aux courants intellectuels contemporains. C'est l'écrivain nivernais Henri Bachelin qui reprend la *Chronique parisienne* et lui redonne sa forme familière.

La *Chronique allemande* est le fait d'Antoine Guilland, qui s'occupe aussi, tous les trois mois, de la *Chronique suisse allemande*. La *Chronique anglaise* de Paul Villars alterne avec les nouvelles américaines de George Nestler-Tricoche. Francesco Chiesa, qui a succédé à Philippe Monnier, donne une revue des affaires italiennes et, une fois par trimestre, Michel Delines envoie sa *Chronique russe* et Louis Bresson son commentaire sur la vie hollandaise. Les découvertes scientifiques sont analysées par Henri de Varigny.

C'est Philippe Godet qui, pendant vingt-huit ans, s'occupe de la *Chronique suisse* — remplacé quelques mois en 1911 par Gaspard Vallette. Il passe en revue les événements artistiques et littéraires du

¹ Lettre de Romain Rolland à Edmond Rossier, du 16 novembre 1912.

² Lettre de Paul Stapfer à Edmond Rossier, du 27 mars 1913. Sont notamment incriminées les opinions de Romain Rolland sur Gide.

pays romand, faisant preuve d'un esprit très conservateur à l'égard des œuvres de la jeune génération. Resté fidèle à la mémoire de Juste Olivier, il se méfie des recherches des littérateurs du XX^e siècle : les vues de Cingria sur l'art romand sont vivement critiquées et les romans de Ramuz accueillis avec une certaine réserve. En 1904, la parution des *Pénates d'Argile* déchaîne d'acerbes commentaires de la part du chroniqueur.

Avec Edmond Gilliard qui reprend le flambeau en 1912, le changement est brutal. Le ton devient plus incisif, les chroniques prennent des allures de manifestes. En avril 1913, Gilliard défend âprement la « poésie nationale » ; en juillet de la même année, il donne une analyse approfondie et dithyrambique des œuvres de Ramuz et en août, il plaide pour l'autonomie culturelle de la Suisse romande et la sauvegarde de l'authenticité de sa langue. Pas plus que les études artistiques de Romain Rolland, les chroniques d'Edmond Gilliard n'ont l'heure de plaire au public de la *Bibliothèque universelle*, ainsi qu'en témoigne cette lettre d'une lectrice abonnée depuis trente ans : « Quand autrefois, un fait important dans le domaine intellectuel et artistique de la Suisse romande nous intéressait, nous ne manquions pas d'attendre avec impatience l'arrivée de la *Bibliothèque*. Qu'en dira le chroniqueur ? Jamais notre attente ne fut déçue, toujours nous pouvions nous renseigner et apprendre ce que nous ignorions, heureux de connaître (sans la partager chaque fois) l'opinion de ce guide sûr, de cet esprit éclairé et perspicace, sur tous les sujets actuels dont aucun ne lui était étranger ou ne lui paraissait trop infime. Maintenant, chaque mois, nous avons l'avantage de lire, sous la rubrique « Chronique suisse romande » une étude pédante et personnelle, sur un sujet intéressant très spécialement Monsieur Gilliard. Notre avis, certes, pèsera peu dans la balance mais, persuadée que d'autres pensent comme nous, j'espère qu'ils oseront l'écrire, même en médiocre français romand : nous lisons assez d'essais, dans la *Bibliothèque* ; partie « chroniques », c'est bien une chronique, un compte rendu de notre vie intellectuelle et artistique que nous voulons lire. Que M. Gilliard se moque de Juste Olivier, que les cubistes l'enchantent, que M. Ramuz soit son alpha et son oméga en matière de littérature suisse française — tant pis pour lui. Nous, les abonnés, nous demandons le retour à l'ancien régime, s. v. p. ! »¹ D'ailleurs, Rossier lui-même n'est pas enchanté de la manière d'Edmond Gilliard et consulte ses amis. Paul Stapfer répond qu'il n'a pas d'opinion ; Philippe Godet est plus catégorique et reconnaît l'échec de Gilliard :

¹ Lettre de Mme E. de Rapacka à Edmond Rossier, du 11 août 1913.

« Il ne faut pas se mêler de suivre le mouvement général quand on est incapable de sortir de soi-même et de prendre intérêt aux autres. »¹

La recherche d'un successeur s'avère difficile. Philippe Godet propose tour à tour Paul Seippel, Gonzague de Reynold, Edouard Chapuisat, René Morax. C'est finalement le philosophe Maurice Millioud qui reprend la *Chronique suisse romande*, avant de remplacer Edmond Rossier à la rédaction de la *Bibliothèque universelle*.

A l'époque de Tallichet déjà, Edmond Rossier tenait la *Chronique politique*, qu'il conservera jusqu'à sa démission. L'éminent historien y analyse chaque mois la situation internationale avec une grande clarté et un louable effort d'objectivité. C'est dans cette chronique politique qu'apparaissent néanmoins le plus clairement les tendances et les opinions du rédacteur — qui sont d'ailleurs celles que défend la revue — anti-radicales, conservatrices et hostiles à tout ce qui est teinté de socialisme.

Dès le début de la guerre de 1914, la *Bibliothèque universelle* prend nettement position en faveur de la France. Certains collaborateurs voudraient même lui donner un caractère ouvertement anti-allemand, quitte à brouiller la revue avec la Suisse allemande. En septembre 1914, René Morax soumet à Edmond Rossier un texte de protestation contre la destruction de Louvain et de Malines, texte qu'ont déjà signé à ses côtés Ferdinand Hodler et Romain Rolland, et pour lequel il voudrait obtenir l'adhésion des principaux collaborateurs de l'art et de la pensée. Mais la *Bibliothèque universelle* ne le publie pas et se contente d'œuvres qui, pour être moins polémiques, n'en sont pas moins francophiles. C'est ainsi que Robert de Traz envoie un poème de François Franzoni, « Le soldat et la patrie », composé pour une soirée du bataillon 7. Dès la fin de l'année, tout tourne autour de la guerre, aussi bien les essais que les œuvres d'imagination. Cette prise de position semble redonner une raison d'être à la *Bibliothèque universelle*, c'est pourquoi la démission d'Edmond Rossier, à la fin de 1914, est ressentie comme une grande perte par ses amis. Ceux-ci voyaient dans la revue un organe qui pouvait revêtir une importance internationale et dont le devoir aurait été, après la guerre, de « réunir les esprits libres qui n'ont pas subi la contagion et qui travailleront à reconstruire une Europe. »² Mais Edmond Rossier, lassé par les dissensions intérieures du Conseil d'administration et par les résistances qu'il rencontre de toute part, et surchargé

¹ Lettre de Philippe Godet à Edmond Rossier, du 5 juin 1913.

² Lettre de Paul Seippel à Edmond Rossier, du 7 janvier 1915.

par d'autres occupations, abandonne son activité de rédacteur, celle qui lui donne le moins de satisfaction, et en laquelle il n'a plus foi. Son découragement est partagé par ses amis; Philippe Godet ne croit plus à une longue vie de la *Bibliothèque universelle* mais ne s'en ouvre qu'à son ami, de peur de détruire ce qui reste : « La *B. U.* a fait son temps, comme la plupart des revues mensuelles qui, à Paris, ne se maintiennent qu'à grand'peine, si je suis exactement renseigné. »¹

Nombreux sont les témoignages de reconnaissance, d'admiration et de sympathie qui parviennent à Edmond Rossier. « Je suis le premier à regretter votre décision, me souvenant de la bienveillance que vous m'avez témoignée et des excellents rapports que nous avons entretenus. Je me console en me disant que rien ne nous empêchera de les continuer, quoique en dehors de la « littérature », lui écrit Ramuz². D'autres amis ne se sentent plus le courage de rester à la revue après le départ de son rédacteur et présentent aussi leur démission; le professeur Ernest Lehr allègue son âge, ne voulant pas « faire figure de fossile parmi les jeunes » qui remplaceront Edmond Rossier. Avec le départ de leur chef de file, les hommes de la génération de Rossier sentent qu'ils ont fait leur temps et qu'ils sont dépassés par les événements et par l'esprit nouveau. Ceux qui restent éprouvent le besoin d'une réorganisation complète de la revue. Maurice Millioud ne parvient pas à la relever de manière satisfaisante et, en 1924, la *Bibliothèque universelle* fusionne avec la *Revue de Genève*, fondée par Robert de Traz. Celle-ci jouera après la guerre et jusqu'en 1930 le rôle dont rêvait la *Bibliothèque universelle*, largement ouverte aux auteurs suisses de langues française, allemande et italienne, groupant des écrivains de divers pays, représentatifs de leur race et de leur temps, et diffusant les idées de la Société des Nations, ainsi que des grandes institutions de coopération internationale.

Pour porter un jugement sur l'activité du rédacteur que fut Edmond Rossier, il convient de déterminer quelle a été sa contribution à l'évolution interne de la revue et quelle place la *Bibliothèque universelle* a occupée parmi les publications de l'époque.

En ce qui concerne le caractère de la revue, le bilan est positif. Au prix d'une grande patience et de bien des exaspérations rentrées (qui n'excluent pas quelques éclats de colère !) Edmond Rossier est parvenu à sortir la *Bibliothèque universelle* de l'étroit conformisme

¹ Lettre de Philippe Godet à Edmond Rossier, du 10 janvier 1915.

² Lettre de C.-F. Ramuz à Edmond Rossier, du 15 février 1915.

dans lequel Edouard Tallichet l'avait fait croupir. Il l'a ouverte à des forces plus jeunes et l'a intéressée aux problèmes et aux efforts intellectuels contemporains autant que, mains liées, il était en mesure de le faire face à un public traditionaliste et à une administration bornée. A une publication essentiellement historique il a donné la tournure littéraire qui lui manquait.

Il est évident qu'une revue, comptant plus de cent ans d'âge, ancrée dans la tradition, ne pouvait ni opérer ni subir une révolution totale — c'est d'ailleurs ce qui la mena à sa perte. Il appartient à des revues nouvelles de répandre l'esprit nouveau. La *Semaine littéraire*, fondée en 1893 par Louis Debarge, à la fois plus littéraire, plus attrayante et plus éclectique, n'a guère été traversée par le dynamisme créateur de son époque. Celui-ci s'est manifesté de manière décisive dans les revues de moins longue durée, mais combien novatrices et essentielles pour les lettres romandes, que furent *La Voile latine*, *Les Feuilles* et *Les Cahiers vaudois*.

De plus, les amis les plus sûrs que comptait Edmond Rossier parmi ses collaborateurs — et dont la très précieuse amitié dépassait le cadre des contacts littéraires — étaient presque tous de la génération précédente. Conseillé par un Philippe Monnier, un Gaspard Vallette et un Philippe Godet, Edmond Rossier a fait pour la *Bibliothèque universelle* le maximum de ce qui était en son pouvoir. Si aujourd'hui les numéros de la revue parus entre 1909 et 1915 nous paraissent très timorés et conformistes, ils ne font que refléter très exactement la mentalité et l'état d'esprit de toute une partie du public de Suisse romande.

Françoise FORNEROD-CHANEL.